

La dualité de Soi et de l'Autre chez Mouloud Feraoun

Rachida SADOUNI
Université d'Alger 2. Algérie

Résumé : Le présent article vise à conforter la thèse selon laquelle l'écrivain algérien Mouloud Feraoun porte en lui deux cultures sans jamais pouvoir se détacher de l'une ou de l'autre : la culture kabyle d'origine et la culture française. Il sera question de mettre en exergue la complémentarité entre ces deux cultures, d'un côté, et le gouffre qui les sépare, d'un autre côté. Nous allons voir comment Feraoun met ces cultures côte à côte, dans son roman *La Terre et le Sang*, sans toutefois les fusionner. Cet article tentera de répondre aux deux questions suivantes : Comment le Soi et l'Autre s'acceptent-ils et cohabitent ensemble chez Feraoun ? Que vise Feraoun lorsqu'il place Madame dans le village d'Ighil Nezman, au lieu de laisser vivre Amer à Paris ?

Mots-clés : Soi, Autre, Feraoun, étranger, Ighil Nezman, Terre, Sang.

Abstract: This article aims at reinforcing the assumption that the Algerian writer Mouloud Feraoun lived between two cultures though he was not able to break away from any: the original Kabyle culture and the French culture. My article will bring out the complementarity between these two cultures, on one hand, and the abyss that separate them, on the other hand. We will mainly see how Feraoun puts both cultures side by side, in his novel *La Terre et le Sang*, but fails to blend them together. Through this article, I will try to answer two main questions: How the Self and the Other accept each other and coexist in Feraoun's novel? What is the aim of Feraoun when he brings Madame to Ighil Nezman instead of letting Amer live in Paris?

Key-words: Self, Other, Feraoun, stranger, Ighil Nezman, Land, Blood.

Introduction

L'histoire racontée dans *La Terre et le Sang* est tirée d'un événement réel qui s'est déroulé dans les années vingt en Kabylie (L'histoire qui va suivre a été réellement vécue dans un coin de Kabylie.) (Feraoun, 1954 : P. 7). Feraoun commence son récit par la description de la simplicité et de la pauvreté du village d'Ighil Nezman, un lieu fictif, où l'histoire va avoir lieu. Il avise le lecteur que ses personnages sont ordinaires mais note toutefois que (L'un d'entre eux soit une Parisienne) (Op.cit. : P. 7). Alors, le lecteur est tout de suite attiré vers cet Autre qui pénètre dans le monde rude de la communauté kabyle, c'est-à-dire chez le Soi. Feraoun concentre son récit autour de Soi représenté par Amer, et de l'Autre représenté par Madame. L'auteure du présent article vise à analyser comment le Soi se voit et voit l'Autre dans un monde injuste et paradoxal qui favorise le fort sur le faible, et comment l'Autre se place au même titre que le Soi, et adopte son quotidien au milieu d'une communauté pauvre et dénuée de tout progrès.

L'histoire d'Amer et Madame, Feraoun l'a voulue une histoire d'amour, de pardon, d'attachement à la terre natale et aux liens du sang. Mais en revanche, il l'a voulue un drame que nourrissent les sentiments pervers de la société kabyle tels la jalousie, l'hypocrisie et la trahison. Ce sont ces mêmes sentiments présents plus particulièrement chez les femmes, qui ont amené à la fin tragique dans *La Terre et le Sang*.

L'Autre dans la société de Soi

Contrairement au premier roman autobiographique de Feraoun où les personnages sont tous kabyles¹, dans *La Terre et le Sang*, un personnage étranger, français en l'occurrence, fait apparition. Il s'agit de Marie, la femme d'Amer, venue suivre son mari dans son village natal. La présence d'une étrangère, française de surcroît, dans le village pauvre d'Ighil Nezman attise plus d'une question chez les villageois. Néanmoins, ceux-ci l'adoptent vite, et « Madame » ne tarde pas à devenir une femme kabyle comme toutes les autres.

Le roman commence par le retour d'Amer après quinze années passées en France, accompagné de sa femme française. Comme à son habitude de décrire ses personnages, Feraoun ne manque pas de faire une description physique méticuleuse de Madame ou de cet Autre que découvre le village kabyle : « *Elle est svelte, presque de la taille d'Amer. Ses cheveux blonds, soyeux et bien peignés retombent sur sa nuque pleine. Ses yeux bleus font*

¹ Le Fils du Pauvre, éd. Le Seuil, 1954.

songer au mouton et ses lèvres bien rouges au coquelicot. Son visage est plein de grâce et de hardiesse. Il est plutôt large que rond : un front uni, un nez court mais bien planté, des sourcils fournis, régulièrement arqués ». (Op.cit. : PP. 44.45)

De prime abord, Madame est distinguée des femmes d'Ighil Nezman par son apparence « étrangère ». L'auteur use de son talent littéraire pour la mettre en position de l'Autre s'aventurant dans le monde inconnu de la communauté kabyle, et décrit, de ce fait, ses premières impressions « *Elle trouve la Kabylie très belle...* » (Op.cit. : P. 45). Madame (ou l'Autre) fait ensuite une comparaison entre sa société d'origine et celle qu'elle vient de découvrir et où elle compte y vivre avec son mari kabyle: « *Ce qui a changé, c'est toute une société : une humanité puissante et dédaigneuse qui ne l'aimait guère, où elle ne compta jamais que comme un rebut, comme servante, parfois comme esclave. Une cendrillon pour tout dire qui découvre un royaume à la mesure de son bon sens de fille du peuple, le petit royaume d'Ighil Nezman. D'un seul coup, elle trouve un monde où on la hisse au premier rang, à la première place. Finies les humiliations (...) Elle se voit très belle au milieu de ces paysannes, belle comme elle ne l'a jamais été ».* (Op.cit. : PP. 45.46)

Cette comparaison montre que l'Autre vivait la misère dans sa société d'origine mais c'est tout une autre société qui l'accueille et qui le respecte (La preuve qu'on l'appelle Madame !). Dans sa société, les femmes sortent pour faire des achats ou seulement se balader, seules ou accompagnées, contrairement aux femmes d'Ighil Nezman qui sortent uniquement à la fontaine mais ne fréquentent jamais les lieux publics tels le café et le marché. Mais Madame accompagne Amer, les premiers jours de leur arrivée, au café et au marché. Elle découvre sans tarder que les coutumes sont très différentes dans les deux sociétés, et que certains hommes qu'elle a connus en France ne lui adressent pas la parole mais à Amer car le cadre culturel a bien changé, et dans la société kabyle, les hommes, en général, ne parlent, dans la rue, qu'aux femmes âgées ou à celles qui leur sont très proches : « *Elle remarqua (...) que les hommes étaient toujours gênés devant elle, ne lui parlant guère, n'osant pas la regarder, préférant s'adresser à Amer même lorsque la question la concernait. Et pourtant, c'étaient ces mêmes individus qu'elle avait vus en France aussi effrontés que d'autres ».* (Op.cit. : P. 92)

Elle ne cache pas, cependant, son admiration pour ceux qui parlent le français devant elle en signe de respect. Elle dit à Amer à propos de son cousin Hocine (Et pendant que tu lui parlais

en kabyle, il répondait en français. Il est bien élevé, tu sais !) (Op.cit. : P. 42). L'Auteur parle même de l'admiration de l'Autre pour le paysage kabyle qui subjugué le visiteur. Ainsi, Madame en visite pour les champs avec son mari, est émerveillée par la nature qui s'offre à ses yeux : « *Du haut du village, ils purent admirer une bonne partie de la Kabylie : au nord, le massif des Aït-Djenad qui se dresse comme une barrière imposante devant la méditerranée ; au sud, le Djurdjura encore plus hermétique, qui semble cacher aux regards un monde imaginaire. A l'est et à l'ouest, partout des collines, des montagnes, des vallées profondes et étroites où se devinent des rivières qui toutes vont se rejoindre là-bas, dans la plaine (...) Un vrai visage de montagne* ». (Op.cit. : PP. 43.44)

C'est une nature éblouissante et sans artifices. L'auteur va même faire une comparaison entre la nature de Soi et celle de l'Autre dont l'admiration n'est certes pas la même pour Amer et Madame (Ici, le paysage est tout scintillant car le vernis des feuilles réfléchit la lumière ; là-bas, l'ombre est si épaisse, le feuillage si touffu que l'on admet facilement que ceux qui s'y trouvent se croient encore à l'aube), (Op.cit. : P. 44).

Les sorties de Madame dans cette nouvelle société la mettent mal à l'aise, et l'auteur décrit cet embarras : « *Elle ne se trouva nulle part à l'aise, ni avec les Français, ni avec les Kabyles. Il lui semblait qu'ils formaient tous deux un couple étrange, ridicule, qu'il avait perdu à côté d'elle son caractère de Kabyle et qu'elle n'avait plus celui de Française* ». (Op.cit. : P. 93)

Il est de notre devoir, à ce stade, d'apporter un éclaircissement au lecteur à propos de ce statut de « Française ». Amer en épousant Madame, a la ferme conviction qu'elle est sa cousine. En effet, Yvonne, la mère de Marie et la patronne de l'hôtel où hébergeaient Amer et Rabah, son oncle, a une liaison avec ce dernier. A la naissance de Marie, on commence à chuchoter que c'est la fille de Rabah, ce qui conduit à une affaire de meurtre dont nous allons parler un peu plus loin. Cette supposition, on l'aperçoit dans l'affection que porte Slimane (frère de Rabah) pour Madame (On peut sans doute voir dans ce rapprochement inattendu l'appel intuitif du sang, si l'on admet, comme Amer, que Marie est la nièce de Slimane.) (Op.cit. : P. 123). L'auteur laisse au lecteur le soin de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse lorsqu'il utilise l'expression (si l'on admet, comme Amer, que...). Dès lors, ce n'est plus lui qui croit à une telle avance mais c'est Amer. La preuve, il épouse Madame et la ramène dans ses origines à Ighil Nezman. Cela peut être considéré comme le retour du sang de Soi dans le sang de l'Autre (Le sang de Rabah revient dans celui de sa fille. Oui, il revient dans notre terre.) (Op.cit. : P. 124). L'inconfort de Madame nous rappelle curieusement celui de Feraoun qui

dans un extrait du Journal, semble défendre sa culture d'origine sans toutefois renoncer à la culture française (de l'Autre) : « *Quand je dis que je suis Français, je me donne une étiquette que les Français me refusent, je m'exprime en français (...) Mais qui suis-je, bon Dieu? (...) Ce dont vous pouvez être sûr, c'est que par ma culture je suis aussi Français que vous. Mais n'espérez pas autre chose. Je ne peux pas renier votre culture, mais n'attendez pas de moi que je renonce à moi-même, que j'admette votre supériorité, votre racisme, vos mensonges, un siècle de haine* »².

Madame se résigne, donc, à rester à la maison et tente de mener la vie des paysannes kabyles malgré la question de la langue qui se dresse (Elle vécut intensément avec ces femmes qui l'obligeaient à comprendre, à se faire entendre, à discuter. Elle eut recours aux gestes, à la mimique amusante qui se terminait par des éclats de rire.) (Op.cit. : P. 93) Et l'auteur ajoute (Elle ne s'ennuya plus) (Op.cit. : P. 93). Il est arrivé à Madame ce qui arrive à tout étranger qui pénètre dans une nouvelle société (...au début, cette société lui parut absurde, inimaginable, arriérée pour tout dire. » (Op.cit. : P. 94). Elle dut changer d'avis très vite (Elle dut se détromper peu à peu). (Op.cit. : P. 94), et commence à aimer les femmes kabyles, et en donne une opinion positive (Elles étaient polies, réservées, discrètes et savaient rendre service.) (Op.cit. : P. 94). L'Autre apporte également un regard sur la femme kabyle et l'analyse ; les femmes ne sont pas toutes libres de se faire belles : « *La femme mariée ayant son mari auprès d'elle se permet d'être coquette mais les veuves ainsi que celles dont les maris sont absents tiennent à paraître négligées pour éviter les regards. Les demoiselles pour se marier peuvent se faire valoir* ». (Op.cit. : P. 95)

L'adaptation de l'Autre dans la société de Soi est rapide, et l'auteur s'y implique en utilisant « nous » comme une façon de montrer son identité et d'être fier de sa communauté qui facilite l'adaptation à l'Autre (Au bout de quelque temps, Marie ne constata plus rien de curieux chez nous. Simplement, il lui avait fallu comprendre, puis s'adapter pour retrouver ici les hommes et les femmes tels qu'elle les avait connus ailleurs), (Op.cit. : P. 95). Cette société lui semble alors une société normale où les hommes et les femmes sont semblables à ceux de la société d'origine.

Ce qui diffère c'est le mode de vie qu'on arrive à adopter après un certain temps. Madame remarque également que son statut de française lui donne droit au respect, et par là, exprime sa supériorité face aux villageois (Elle savait que sa qualité de Française la faisait respecter),

2. M. Feraoun, Journal, pp. 70 et 97.

(Op.cit. : P. 96). Ici, l'auteur veut démontrer que les Kabyles vouent respect à l'Autre même s'il représente l'occupation de leur terre (colonisation). Il y a néanmoins des exceptions (Les Aït-Abbas pratiquent un jeûne austère et détestent les roumis), (Op.cit. : P. 106). Comme il n'omet pas de répondre à (cet) (l') Autre qui minimise l'image des Kabyles³ (...l'observateur perspicace peut se rendre compte que malgré certains aspects superficiels, visibles tout de suite, les Kabyles ne sont pas autre chose que des hommes. Mais des hommes condamnés à lutter âprement pour vivre. (Op.cit. : PP. 102.103). En s'y impliquant encore une fois, l'auteur affirme le caractère sérieux des Kabyles : « *Nous avons le sens très précis de l'honneur, du courage et de la vertu.* » (Op.cit. : P. 103). On dirait que Feraoun invite Madame à avancer dans la société kabyle sans crainte car elle peut se considérer entre de bonnes mains vu les trois qualités primordiales (honneur, courage, vertu) qui caractérisent les kabyles. L'Autre arrive tout à fait à s'adapter aux traditions de Soi (Elle apprit rapidement le kabyle puisqu'au bout d'un an elle put bavarder et plaisanter avec ses amies), (Op.cit. : P. 153) Cependant, il est incapable de prendre totalement la place de Soi et de travailler comme lui (Qu'Amer tint à enfermer sa femme pouvait s'admettre puisque la dame ne servirait à rien au dehors. Prendrait-elle la hotte ou l'amphore ? Impossible), (Feraoun, *ibid.* : P. 151)

L'utilisation de l'adverbe « impossible », ici, est une affirmation de la part de l'auteur, quant à l'idée que l'Autre ne peut jamais devenir « Soi ». L'adaptation dans la société de Soi ne fait pas oublier à l'Autre le sentiment de sa supériorité (Marie avait perdu ses illusions. Elle était en avance sur Chabha tout comme Paris était en avance sur Ighil Nezman), (Op.cit. : P. 171)

A côté de la supériorité, l'Autre peut avoir d'autres sentiments tels la jalousie. C'est alors que lors d'une conversation, Amer répond à Madame qui le met en garde contre Chabha, la femme de son cousin, qu'elle croit ne pas être heureuse dans son ménage (...laissons Chabha tranquille (...)) Tu es en train de devenir jalouse), (Op.cit. : P. 172). Le même sentiment peut quelquefois amener à une certitude. Quand Madame fut convaincue de la liaison d'Amer avec Chabha, elle se mit à pleurer chaudement, reflétant son désarroi d'être seule dans un pays étranger, et la trahison de Soi (Amer et Chabha) : « *Ce fut d'abord le sentiment de sa solitude et de son exil qui la fit s'apitoyer sur elle-même car elle se vit sans défense, sans ami, abandonnée dans cette société qui lui apparut soudainement hostile. Puis ce fut la trahison de son amie et de son mari qui lui fit mal...* » (Op.cit. : P. 226)

3. Albert Camus réalisa un reportage sur les Kabyles en 1939, intitulé « Misère de la Kabylie », publié dans *Alger Républicain*. Dans ce reportage, il réduit les kabyles à l'image d'un peuple pauvre et sauvage, et omet de mentionner les qualités morales dont ils disposent. Certains critiques avancent que Feraoun a écrit son premier roman, *Le Fils du Pauvre*, en réponse à Camus. Nous avons pensé que le deuxième roman, *La Terre et le Sang* peut être aussi une autre réponse à Camus car Feraoun montre que les kabyles « sont des hommes comme les autres ».

L'Autre arrive à s'adapter même si cela prend du temps. Il y occupe une place considérable et supérieure vu son statut d'étranger. Cependant, il peut devenir victime de Soi à qui il fait une confiance totale. Feraoun place Madame à Ighil Nezman et lui fait vivre une expérience douloureuse mais lui donne une consolation et c'est l'enfant qu'elle porte en elle. Un espoir qui naîtra après la mort tragique d'Amer.

Le Soi dans la société de l'Autre

Par « Le Soi dans la société de l'Autre », nous voulons faire référence à Amer qui vit quinze ans dans une société qui ne l'a jamais considéré un des siens. En effet, la société française ou « la société de l'Autre » crée, au début, chez Amer un sentiment d'hésitation et de stress, contrairement à Madame pour qui la société kabyle paraît belle dès son arrivée. L'auteur nous parle du sentiment de Soi à son départ vers la société de l'Autre, et justifie le but de ce départ par l'amas de l'argent qui lui permettra une vie meilleure dans le futur (Son angoisse venait de cet inconnu qu'il allait affronter, de la mer à traverser, de cette société dans laquelle il partait avec ses seuls bras pour vivre et pour essayer d'amasser. (Op.cit. : P. 50). « Partir avec ses seuls bras » veut dire que le Soi n'a que sa force physique comme seul outil pour pouvoir travailler, car les postes dans l'administration ne sont donnés qu'aux Français. Amer se souvient de son premier départ en France, et l'auteur donne des précisions sur la date, la saison, et la période de la journée (Ce départ, il ne saurait l'oublier. Le jour et le mois important peu. C'était en 1910, à la fin de l'hiver, un matin), (Op.cit. : P. 49)

L'adaptation de Soi dans la société de l'Autre n'est guère difficile car (Au bout de quelques mois, Amer se transforma. Il oublia Kamouma, Kaci et son village), (Op.cit. : P. 55). Kamouma et Kaci sont les parents d'Amer, et ce dernier n'a aucun remord à bien s'adapter en France au point de les oublier. Mais pas tout à fait, car quelquefois, il pense à la nourriture de sa mère pauvre pendant que lui s'en régalaient. C'est ce qu'on peut appeler « attachement de Soi à l'étranger au Soi resté au pays », (Il mettait, à manger, la même ardeur qu'à travailler...Et lorsqu'il lui arrivait de songer à Kamouma qui, peut-être écrasait du gland pour en faire sa farine, il chassait cette pensée insolite qui était noire comme un mauvais nuage), (Op.cit. : P. 59)

Il semble qu'Amer est gêné de se remémorer une telle chose. C'est pourquoi, « il chasse cette pensée » pour ne pas prendre la responsabilité de laisser les siens à leur compte. Comme Madame a pu s'adapter aux femmes d'Ighil Nezman, Amer s'adapta aussi aux gens du pays de l'Autre bien que, contrairement à Madame, la seule étrangère dans le village, lui vivait avec ses compatriotes nombreux, essentiellement des travailleurs dans les mines du nord

(En dehors de ses compatriotes, il se familiarisa avec les gens du nord, partagea leur bière et leur casse-croûte, adopta leur parler, les trouva naïfs et bons enfants), (Op.cit. : P. 57)

Néanmoins, derrière l'apparence du paradis qu'offre la société de l'Autre, le Soi ne peut jamais prétendre à quelque statut de citoyen respectueux et respecté. C'est ainsi que le meurtre de Rabah dans la mine, perpétré par André, est vite masquée en une mort accidentelle, et les kabyles ne pouvaient tuer André pour venger Rabah ou porter plainte contre lui car ils étaient faibles dans la société de l'Autre. En se concertant pour tuer André, les kabyles se rendent à l'évidence que c'était une peine perdue : « *Mais on ne pouvait pas oublier qu'on n'était pas chez soi. On était venu pour le pain des enfants, en malheureux. Il ne fallait pas trop lever la tête, ignorant et pauvre que l'on était, au milieu des gens instruits et puissants* ». (Op.cit. : P. 66)

Ce passage montre bel et bien l'infériorité de Soi et sa faiblesse due essentiellement à son ignorance. Même le témoignage d'Amer eût été vain puisque (Si Amer avait parlé autrement, il aurait été arrêté. De quel poids eût été son témoignage, à côté de celui d'André ? On savait bien comment les choses se passaient, dès qu'il s'agissait « d'Arabes ». (Op.cit. : P. 65)

A son retour dans sa société, le Soi (ou Amer) ne trouve aucune difficulté à se réadapter comme il a pu s'adapter dans la société de l'Autre (Il lui avait donc suffi de deux années pour redevenir tout à fait kabyle), (Op.cit. : P. 191). C'est dire que les longues années d'absence n'ont pas pu faire oublier au Soi son origine et son mode de vie. Seulement, Amer change son regard d'enfant à celui d'un adulte vis-à-vis des gens et de son village, et il semble mettre une barrière entre son passé et son présent : « *Ce qui prouve encore que ce personnage n'a rien de commun avec lui, à présent, c'est qu'il n'arrive même pas à le revoir dans le passé. Il a beau remuer ses souvenirs, il ne peut reconstituer sans lacunes toute son histoire* ». (Op.cit. : P. 49)

L'expression « n'a rien de commun avec lui » montre l'éloignement que veut opérer le personnage d'Amer avec sa vie d'avant le départ. Mais cela ne l'empêche pas d'étudier, d'analyser et de comparer sa société d'origine et la société de l'Autre où les gens n'ont pas un lien de sang et de voisinage très fort : « *En France, (...) des familles peuvent venir s'installer, d'autres s'en aller définitivement. Des gens totalement étrangers peuvent se rencontrer, vivre côte à côte puis se séparer (...) Dans le village kabyle, la situation est différente (...) Les mêmes cousins habitent la même rue, les familles sont fixées pour toujours dans leurs quartiers. S'il arrive à l'une d'elles d'émigrer à Alger, par exemple, il est rarement admis qu'une famille étrangère vienne demeurer au village* ». (Op.cit. : PP. 101.102)

Le retour dans la terre natale n'est pas nécessairement une aubaine pour le Soi qui peut y redevenir étranger et être considéré comme tel (Amer, le cœur serré, comprit qu'il aimait bien Tighezzane⁴ mais que c'était fini : ils étaient étrangers l'un à l'autre), (Op.cit. : P. 163). Le Soi croit trouver le bonheur en rentrant chez lui. Mais la fin qui lui y est réservée, nous renseigne sur la crédibilité que le bonheur n'existe que chez soi. Et si Amer était resté en France, trouverait-il ce bonheur dans la société de l'Autre ? Peut-être... De là, il est nécessaire de porter un autre regard sur ce roman, autre que celui de vie banale de personnages luttant pour vivre et survivre. Entre les lignes de cette histoire, se cache le désir de Feraoun de voir deux communautés vivre en harmonie et en paix dans le contexte difficile de la guerre et de la haine. Son roman peut être résumé en la phrase suivante : Le Soi et l'Autre peuvent se croiser mais ne jamais se fusionner.

Conclusion

Dans *La Terre et le Sang*, le Soi et l'Autre s'entremêlent, se démêlent sans pouvoir se comprendre. Feraoun garde l'étrangeté de l'Autre et fait de Marie uniquement « Madame » dans un voisinage où ce prénom est tout à fait nouveau. Il garde également l'étrangeté de Soi quand Amer séjourne pendant de longues années en France, et même après son retour d'exil, comme nous l'avons vu précédemment. Il est temps, maintenant, de répondre aux deux questions posées antérieurement :

1) Comment le Soi et l'Autre s'acceptent-ils et cohabitent ensemble chez Feraoun ? L'acceptation et la cohabitation surviennent alternativement de Soi et de l'Autre qui aspirent à un monde meilleur. L'acceptation est démontrée par l'union d'Amer et de Madame, et la cohabitation s'en est suivie ensuite. Cette union sacrée qu'est le mariage, n'empêche guère Amer de chercher l'amour ailleurs, ou plutôt chez lui, en commettant l'adultère avec Chabha. C'est dire que l'acceptation et la cohabitation entre le Soi et l'Autre reste un idéal pour Feraoun qui, en donnant aux événements un cours aussi tragique, semble confirmer la difficulté d'entente entre le Soi et l'Autre dans le contexte miné de la guerre.

2) Que vise Feraoun lorsqu'il place Madame dans le village pauvre d'Ighil Nezman, au lieu de laisser vivre Amer à Paris ? A notre humble avis, l'auteur veut démontrer que la pauvreté des kabyles et la laideur de leur village, recèlent des histoires de celles qui ne se passent en

⁴ C'est le nom du champ d'oliviers d'Amer à Ighil Nezman.

principe que dans les grandes villes telles Paris où Amer, même en épousant Madame, n'a pu trouver le véritable amour. C'est de la publicité en quelque sorte qu'utilise Feraoun pour le village kabyle que les médias français et occidentaux, de l'époque, minimisent. C'est également une façon de faire sortir les kabyles de l'anonymat et, de là, tous les Algériens des deux qualifications principales qui leur étaient collées : sauvages et arriérés. Au moment où Paris est glorifiée dans les médias et la littérature universelle, Feraoun s'est assigné la tâche de faire connaître Ighil Nezman, et de lui donner toute l'importance qu'il mérite.

Références bibliographiques

1. CAMUS, Albert, 1939, « Misère de la Kabyle », in *Alger Républicain*, 5-15 juin.
2. FERAOUN, Mouloud, 2006, *Journal*, Alger, ENAG, 446 p.
3. FERAOUN, Mouloud, 1953, *La Terre et le Sang*, Paris, Le Seuil, 253 p.